

L'ISLAM ET L'OCCIDENT

LA PENSEE ISLAMIQUE EN PRESENCE DE L'OCCIDENT

Par Nadjm-oud-dine

BAMMATE

Le problème est bien celui d'une confrontation. Et le titre même du débat qui nous réunit ici l'indique. Jadis, il y a quelques siècles, les deux mondes s'ignoraient peut-être mais, de part et d'autre de la Méditerranée, les valeurs fondamentales étaient les mêmes. Un dialogue réel, des échanges qui porteraient sur des valeurs profondes, qui sait ? Une communion, seront-ils encore possibles? Pour l'instant hélas, il ne s'agit pas d'un dialogue, mais d'une simple mise en présence, un face-à-face et c'est tout. Les deux interlocuteurs se voient du dehors. S'ils se parlaient avec leur ton véritable, peut-être retrouveraient-ils chez l'autre des accents familiers ? Mais ils se regardent et ne paraissent plus se reconnaître. Entre eux tant de choses faussées. Dans cette confrontation à vif, il ne s'échange rien d'essentiel. Et la rencontre de l'Islam traditionnel avec l'Occident moderne, en dehors même des conflits ouverts, ne manque pas de multiplier les tableaux hétéroclites.

Je cherche l'un de ces tableaux pour commencer, quelque anecdote vécue afin d'engager la discussion. Les souvenirs ne manquent pas. Ainsi, le premier matin à Djeddah, où l'appel du muezzin me réveilla en plein campement d'ingénieurs, on montait l'équipement industriel dans un amas de baraques préfabriquées, air-conditionnées, séparées par des terrains de sport construits sur un sol aplati tant bien que mal. Dans cet amoncellement d'attirail venu d'Amérique, la voix de l'homme qui appelait à la prière... Je sors et qu'est-ce que je vois ? Les ouvriers arabes, debout sur les caisses de machines, perchés comme autant de stylites du désert, et qui se prosternaient vers la Mecque. Car le Musulman doit, pour prier, s'isoler du sol d'une manière ou d'une autre : un tapis ou même une ligne tracée par terre et qui l'entoure, crée le périmètre sacré. Ainsi l'homme qui prie est séparé du monde, support quotidien de ses gestes futiles ou intéressés. L'espace qui le délimite, retranché du reste des choses se trouve dédié, offert, à Dieu, comme un temple abstrait, en miniature.

Cet espace n'est pas d'ici plus que d'ailleurs. Par l'intention, le fidèle rejoint donc en esprit tous les autres croyants dans ce lieu absolu, vers lequel tous s'orientent au moment de prier, et dont la mosquée de la Mecque n'est qu'un signe terrestre. Mais ces Bédouins n'avaient pas de tapis et le sol était trop rocailleux. Ils étaient donc montés sur les caisses de machines. Les ustensiles de la technique étaient devenus des supports de prière, des instruments sacramentels. Rencontre brutale et inattendue de la tradition et du modernisme détourné de ses fins.

HIERATIQUE, CE VIEILLARD MONTE LA GARDE
DEVANT LES TRADITIONS MUSULMANES
(Photo Rapho).

Mais ceci, c'est encore du pittoresque et j'aurais dû commencer par une histoire grave. En voici une, qui est amère. J'accompagnais un inspecteur scolaire en Jordanie. Nous avons visité plusieurs écoles et j'admirais les draperies des fillettes brodées de fleurs multicolores qui changent d'un village de Palestine à l'autre et presque d'un puits à l'autre. Elles semblaient sortir d'images bibliques tracées par, un peintre de la Renaissance. L'une avait un voile couvert de motifs que je voyais pour la première fois. Je demandai à mon guide d'où elle venait. Depuis longtemps, je sentais mon compagnon irrité de mon intérêt pour les scènes patriarcales, les rencontres pittoresques de voyage. Cette fois, il ne pouvait plus cacher son impatience. Et il eut ce mot cruel : « L'école obligatoire offre au moins un bon résultat. Nous les mettons toutes au tablier noir ». Ne jugeons pas trop vite et surtout ne crions pas tout de suite au vandalisme. La phrase, j'y ai réfléchi plus tard, va plus loin que je ne croyais. C'est un cri de douleur. Et d'abord, la honte. Le vêtement traditionnel doit témoigner d'un ordre de vie. S'il est devenu inactuel, qu'il disparaisse tout à fait. Plutôt cela que de le voir transformé en attraction touristique. Ces voiles, ces draperies, c'était, pendant des générations, le bien propre d'êtres auxquels on se sent rattaché par trop de respect, trop de fidélités pour qu'on puisse souffrir de les voir réduits à de simples curiosités. Ils rappellent la noblesse tout autant que l'inefficacité du passé. Peut-être n'est-il plus permis d'en vivre ? Au moins doit-on éviter de le profaner. Alors vient la réaction si fréquente dans les pays d'Orient : « Défense de photographier ». Ces images anciennes nous mettent à nu. Elles dénoncent notre âme—une ombre maintenant vient-on nous dire, mais notre âme quand même — à la curiosité publique. Alors, « Défense de photographier ». Le désespoir. Mais ce pittoresque, ces couleurs, si nous les gommons, nous les remplaçons par une discipline nouvelle : le tablier noir. Il est laid. Il est uniforme. Croyez-vous que l'inspecteur d'Amman y soit aveugle ?

Mais c'est une discipline qui lui paraît nécessaire, comme une ascèse. De ce sombre creuset, où l'on broie les couleurs trop vives, doit sortir quelque chose de nouveau, de mieux teinté pour un monde "plus dur que ne l'ont connu les Anciens. Cette tenue de deuil est une tenue de travail : ainsi nous construisons. La honte, l'ascèse, l'espoir — oui l'espoir mêlé au désarroi —: voilà ce qu'exprimait la phrase de mon compagnon de route. Cette phrase résumait d'un bloc et d'une manière confuse les réactions premières, je dirais plutôt les sursauts, d'une conscience traditionnelle arrachée à elle-même par la rencontre avec l'Occident moderne. Car la rencontre de la pensée islamique avec l'Occident moderne représente à la fois une crise dans le for intérieur et un choc avec l'étranger. La confrontation avec autrui se double d'un cas de conscience.

La civilisation musulmane était traditionnelle. La révélation l'enracinait dans le divin. La théologie lui donnait une structure stable où tout était solidaire de tout. La manière de tisser un tapis et de rompre le pain n'était que la trace d'un ordre absolu. Et tout à coup, l'on découvre un monde qui est mouvement. Car

l'Occident moderne, pour l'Islam comme pour l'Inde ou l'Extrême-Orient, signifie d'abord changement, passion de la recherche, remise en question perpétuelle des idées, critique renouvelée des situations acquises. C'est d'abord une inquiétude au sens propre du mot, le refus de l'immobilité. Le mouvement, l'inquiétude créatrice de l'Occident, voilà qui nous impressionne.

La découverte de ce mouvement, pour une civilisation traditionnelle, représente plus qu'une rencontre avec une pensée différente. C'est une mise en question, presque une mise en accusation. Le débat ne peut garder le ton des échanges culturels, mais il adopte bientôt celui du procès.

Pour nous autres, Orientaux, l'Europe est moderne depuis cinq à six cents ans pour le moins. Mais l'Europe oublie parfois que pareille accoutumance à la nouveauté reste exceptionnelle. Ainsi, l'Islam est appelé à vivre, aujourd'hui même, sur l'heure pourrait-on dire, et tout d'une pièce, un ensemble de remous intellectuels, de bouleversements économiques et sociaux, que l'Europe a eu le loisir d'affronter graduellement, étendus sur plusieurs siècles. Par sa vision théocentrique de l'univers, par le destin spirituel qu'il assigne à l'homme et à la communauté, l'Islam se rattache encore à un monde qui fut celui de la Chrétienté médiévale. Mais, il y a deux ou trois générations, guère plus, il a découvert à la fois la Renaissance et l'évolutionnisme, le « siècle des lumières »

et la crise religieuse du XVe siècle européen. Pour lui, Kant et Marx sont contemporains. Et ceci, à l'heure où les mystiques du XIIe siècle, les scolastiques du XIIIe, vivent encore parmi nous. De même, la révolution industrielle s'annonce en Europe depuis plus de deux cents ans et se développe, accompagnée du mouvement des idées et des institutions» On déplore que ce mouvement n'ait pas été assez rapide pour suivre l'expansion technique. Que dire de l'Orient où la révolution industrielle a été plaquée à chaud sur des structures patriarcales ? Il ne s'agit plus d'évolution brusquée, mais d'un véritable traumatisme. En politique, les peuples musulmans vivent à la fois leur XIXe et leur XXe siècles. A la fraternité des croyants succède la formation des États nationaux sur le modèle européen. Car, il ne faut pas l'oublier, les revendications actuelles de l'Orient, ne sont que les échos de l'enthousiasme européen de naguère pour le principe des nationalités. Seulement, voilà que l'Orient se trouve déjà projeté à l'époque des groupements régionaux à l'échelle continentale.

L'Occident, pour la pensée musulmane, c'est le mouvement et c'est le moderne. Mais un moderne qui ne serait pas seulement aujourd'hui, en 1957, mais aussi 1357 à Florence, plus Paris 1789, plus Moscou 1917, plus tant d'autres moments étrangers qui lui posent des questions, toutes actuelles. Est-il possible de dissocier ces modernismes successifs de l'Europe et lesquels préférer ?

Le moderne, ce n'est pas uniquement la civilisation occidentale vue au présent, c'est aussi le passé de l'Occident sous des formes diverses. Et alors, comment ne pas comprendre le trouble ? Toutes les questions se pressent en même temps. Nos grands pères et jusqu'à nos pères croyaient que l'Europe c'était une certitude, des formules, des recettes techniques. Nous savons aujourd'hui que l'Europe n'est pas une réponse, mais une question, la plus déroutante de toutes. Nous découvrons qu'elle est un mystère à elle-même et le service qu'elle peut nous rendre, inattendu, serait de nous obliger à pousser notre propre interrogation plus loin, avec plus de lucidité, plus de déchirements aussi.

L'exotisme du moderne et sa multiplicité foisonnante pour l'Islam, l'aventure du changement perpétuel substitué à la certitude de la tradition, voici déjà reconnues quelques données du problème. Mais ce n'est pas encore, loin de là, l'essentiel. L'angoissant n'est pas l'origine étrangère de la crise, sa complexité, sa mobilité, mais son point d'application, d'impact. Droit au cœur. La vocation d'une forme traditionnelle comme l'Islam est d'être une clé de l'univers, une explication totale de l'homme et du monde, d'être plénitude ou de n'être pas. La

Tradition ne sépare pas le temporel du spirituel, le profane du sacré. C'est pourquoi tout échec, même matériel, peut jeter le doute sur l'ordre entier des choses. Un recul de la Tradition n'est pas seulement un accident de l'histoire, mais un scandale métaphysique. La mise en question qu'apporte la rencontre avec l'Occident porte sur des valeurs d'éternité. D'où l'humiliation, avec cette amertume, cette âpreté chez tant de Musulmans. N'est-ce point à cause de la fixité même des fondations, trop rigides, que des lézardes crevassent le mur ? Les réformistes libéraux de l'Islam croyaient pouvoir concilier tradition et modernisme. Peut-être l'instinct des masses dévotes était-il plus sûr. Dans une société qui, encore maintenant a, pour l'essentiel, comme terme de référence le Transcendant, qui se veut, ordonnée à l'Unique, l'irruption du modernisme n'est pas un problème de civilisation, c'est une affaire de vie ou de mort.

Le grave, dans ce drame, n'est pas l'aspect économique, social ou politique, mais l'aspect moral et spirituel. Je dirai même que le problème est aux confins de la théologie. Je me rappelle ce jeune Nord-Africain qui me disait: «Peu importe que l'on me nourrisse et que l'on me vaccine. Je veux être traité comme un être créé par le même Dieu ». Le sentiment que les assises de la religion sont atteintes fait la gravité du drame pour le Musulman car, à ses yeux, l'Islam est solidaire des mésaventures de l'Occident. Je viens de dire pourquoi tout échec de la communauté frappe la religion musulmane. Mais ce refus de séparer le temporel et le spirituel, le Musulman l'attache de la même manière au Christianisme. Chaque blessure qui lui vient d'Europe, il la reçoit aussi du Christ, car pour lui l'Europe et le Christianisme c'est tout un. Assimilation abusive, répondra-t-on. Jusqu'à quel point ? Et cette confusion n'est-elle pas encore un hommage au pouvoir de la religion chrétienne? D'ailleurs, le fait est que l'homme chrétien, assumé par l'Incarnation, prend une densité individuelle que l'Orient n'a pas connue ; l'histoire chrétienne, animée d'une pulsation nouvelle par l'Incarnation, prend une accélération inouïe. En vérité, l'Europe était humaniste bien avant la Renaissance et la société occidentale présente un devenir historique bien avant les philosophies de l'histoire et certes bien avant Hegel. Ces grandes expériences modernes ne se sont pas produites en dehors du Christianisme, mais avec lui et par lui. L'assimilation que faisait le Bédouin, dans sa simplicité, était-elle si grossière ?

Je serais même tenté de voir un bien dans ce fait que l'Islam et le Christianisme soient tous deux compromis dans le drame. En effet, pour le résoudre, la compréhension, la générosité intellectuelle, la sympathie culturelle ne suffisent pas. « Défense de photographier ». Rappelons-nous la réaction de

l'inspecteur scolaire. Le drame ne peut être transcendé que par une communion spirituelle. Il est donc heureux que l'Islam pas plus que le Christianisme ne soient hors de cause. L'exigence s'adresse d'abord aux hommes de foi. Or, c'est d'eux et sans doute d'eux seuls que pourrait venir cette dimension spirituelle qui donnerait l'espoir.

Le voyage que j'ai fait avec l'inspecteur scolaire devait se terminer pour moi par un triple pèlerinage : un Mur des Lamentations, à Bethléem pour Noël, et à la Mecque. Et, dans ces lieux saints, j'avais été bouleversé de retrouver les mêmes accents chez ceux qui priaient. Chrétiens, Israélites, Musulmans, c'était, dans la psalmodie, le même tremblement de ferveur de la voix, la même offrande de l'être. Même dans les douloureux événements d'Afrique du Nord, il est important de constater que l'on peut en dire tout, sauf qu'il s'agit d'une guerre de religions. La crise a des prolongements spirituels terribles, mais elle n'est pas une querelle d'églises. Au contraire, les plus tourmentés de trouver une solution semblent être des gens de foi. Il est important de savoir qu'au delà des conflits politiques, économiques ou sociaux, une confrontation déchirante est en train de se faire, d'une part entre l'Occident chrétien et l'Occident qui glisse vers la déchristianisation, d'autre part entre l'Islam tenté de perdre son âme et l'Islam fidèle au Coran. Sans doute, les positions sont mêlées inextricablement, et les données du débat confuses. Mais, situé au niveau de l'âme, un tel débat représente plus qu'une querelle, un dialogue, ou même une tolérance réciproque dans le compromis. Il représente avant tout, des deux côtés, un examen de conscience.

Aujourd'hui, comme la tradition chrétienne, la tradition musulmane est certes menacée. On pourrait rappeler ici le mot de Juvénal : « *Propter vitam vitae perde-ro causas* ». Pour subsister, perdre les raisons d'être. Je le reconnais, c'est une menace qui pèse sur les Musulmans.

L'Orient ne devrait pas seulement demander à l'Occident des techniques ; de même, d'ailleurs, l'Occident se trompe en n'attendant de l'Orient que des philosophies. L'Orient peut enseigner que la pensée n'est pas seulement création d'idées, de formes et de valeurs, mais création d'être ; et que la réalité n'est pas seulement découverte ou conçue par l'intelligence, mais qu'elle est témoignée par l'âme et manifestée par une certaine stature de l'Homme, un certain style de vie, et dans les traits les plus humbles. L'étude de la tradition orientale n'est à peu près rien si elle n'est une expérience transformatrice de l'être, c'est-à-dire une technique spirituelle. Inversement, je crois que le jour où la rupture sera consommée sera celui où l'Orient n'attendra vraiment plus de l'Europe que des tours de main, du matériel et de l'appareillage. Ce que nous avons surtout à prendre en Occident, ce n'est pas une technique mais une

certaine plénitude, une certaine densité individuelle, une densité qui n'est pas matérialisme mais humanisme, une densité de l'individu qui s'atteint par l'esprit non par les industries.

Entre l'Islam et l'Occident il ne faut pas chercher le compromis, mais, au contraire, l'absolu. Car le propre du relatif, (et qu'est-ce que le compromis si ce n'est le relatif par excellence ?) est de diviser, et seul l'Absolu peut unir.

Nadjm-oud-dine

BAMMATE.

ROBERT ARON : *Présentation* 3

NADJM-LOUD-DINE BAMMATE : *La pensée islamique en présence de l'Occident* 6

GEORGES LE BRUN-KERIS: *Le drame de l'Islam*
11

EDOUARD SABLIER : *L'Islam va-t-il entrer dans le siècle ?*
15

OLIVIER LACOMBE : *Genèse du Pakistan*
20

MARCEL BRION : *Art musulman et art abstrait*
24

THOMAS MOLNAR : *Un nouveau courant politique américain*
32

GEORGES VEDEL: *L'Europe reprend le départ*
38

Dans le clocher de Ménilmontant Photographies de
ROBERT DOISNEAU, présentées par MARC BERNARD
42

Rédaction-Administration : Editions Bernard Grasset, 61,
rue des Saints-Pères, PARIS (6^P). C. C. P.
Pensée Française – Fédération PARIS 8156-16 (LIT. 07-71)
Le numéro : 200 F. Abonnement (1 an) : France et Union
Française 2.000 F. ; Union postale 2.250 F.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Le Directeur reçoit le mardi de 16 h. à 19 h.

JEANINE DELPECH : *La jeune fille dans le roman français*
44

Epaves. Nouvelle inédite de GUY DE MAUPASSANT
50

Bureau de poésie. Poèmes de MAURICE GRIVAUD et
CATHERINE KANY
54

Témoins de la petite histoire : *Mounet Sully peintre et écrivain,*
par CLAUDINE MEYER
56

CHRONIQUES par LUC ESTANG, BERNARD VOYENNE,
JEAN CANU, HENRI AGEL, JEAN ROY
57

L'HOMME DANS LA CITE

La Conférence économique de Paris, par MAX RICHARD
67

Décentralisation et expansion en 1957, par BERTRAND MOTTE
69

Correspondance d'Europe et Lettre de Madrid, par JUAN DE OROZCO
73

L'AIR DE PARIS, par MASCARILLE

76

(Maquette de ROBERT LE PAJOLEC)

COMITÉ DE PATRONNAGE:

I. Daniel Halévy, de l'Institut, Daniel-Rops, de l'Académie Française, Maxime Leroy et Gabriel Marcel, de l'Institut, Maurice Chapelon, Pierre Dournes, Hyacinthe Dubreuil, Claude Harmel, Bertrand de Jouvenel, Thierry Maunier, Denis de Rougemont, Paul Seront, Georges Vedel, André Voisin.

I.

Directeur : Robert Aron.

Rédacteurs en chef : .Max Richard et Bernard Voyenn.